

Frontières migratoires

Les héritiers d'Ulysse, de Silvie Bernier, Lanctôt Éditeur, 243 p.

La problématique identité collective et les littératures (im)migrantes au Québec, de Nathalie Prud'homme, Nota bene, 174 p.

Gilles Dupuis

Numéro 193, novembre–décembre 2003

La frontière : récits de l'entre-deux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18683ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupuis, G. (2003). Frontières migratoires / *Les héritiers d'Ulysse*, de Silvie Bernier, Lanctôt Éditeur, 243 p. / *La problématique identité collective et les littératures (im)migrantes au Québec*, de Nathalie Prud'homme, Nota bene, 174 p. *Spirale*, (193), 22–23.

FRONTIÈRES MIGRATOIRES

LES HÉRITIERS D'ULYSSE de Silvie Bernier

Lanctôt Éditeur, 243 p.

LA PROBLÉMATIQUE IDENTITÉ COLLECTIVE ET LES LITTÉRATURES (IM)MIGRANTES AU QUÉBEC de Nathalie Prud'homme

Nota bene, 174 p.

BEAUCOUP d'encre a coulé déjà sous le pont de la migrance, mais rien ne laisse présager que ce débit soit sur le point de se tarir. Au contraire, entre une *Histoire de l'écriture migrante au Québec* (Moisan et Hildebrand, 2001) et un *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec* (Chartier, 2003), la cuvée critique 2002 s'est signalée à notre attention avec la publication de deux ouvrages importants sur les écritures migrantes écrits par des femmes. L'hésitation même dans la caractérisation du corpus étudié que l'on retrouve chez les deux auteures — « *écrivains immigrants, ou simplement migrants* » (Bernier); « *littératures (im) migrantes* » (Prud'homme) — est symptomatique d'un certain malaise qui persiste à se faire sentir au Québec quand il s'agit d'aborder l'œuvre d'écrivains « *venus d'ailleurs, expatriés, déplacés, déterritorialisés, nomades* » et de penser ses frontières.

Or, plus d'une frontière démarque ces deux nouvelles parutions, l'écart principal étant de nature générique. L'essai de Silvie Bernier se réclame en couverture du genre littéraire auquel il prétend appartenir, jusque dans le beau titre évocateur qui fuit le ton didactique, tandis que l'étude de Nathalie Prud'homme, qui ne cache pas ses antécédents universitaires, affiche d'emblée son caractère savant à travers l'intitulé académique. Or cette distinction se répercute dans le discours critique présenté par les deux auteures, en ce qui concerne la méthode adoptée aussi bien que le propos tenu. Prud'homme, qui privilégie une approche sociocritique, s'attarde à l'étude de trois cas (Mona Latif Ghattas, Antonio D'Alfonso et Marco Micone) qui servent à démontrer sa thèse sur les rapports problématiques que nouent l'identité individuelle et l'identité collective, tandis que Bernier s'attache à brosser un panorama des « *révélés d'exil* » où, aux portraits particuliers (Dany Laferrière, Ying Chen, Sergio Kokis, Abla Farhoud et Pan Bouyoucas), s'ajoutent un corpus relativement homogène (écrivains d'origine italienne : Ricci, Micone, D'Alfonso, David) et un autre plus hétérogène (Agnant, Shimazaki, Chung, Segura, Poloni).

Malgré cette divergence, voire en fonction même de la disparité d'intentions qu'elle signale, ces deux ouvrages se laissent lire en regard l'un de l'autre. Bien que l'on puisse émettre des réserves à propos de la représentativité de son corpus (réduit à trois auteurs « exemplaires », dont



Ivan Binet, *Champ Canard*, 2003, impression au jet d'encre, détail.

deux provenant de la même aire culturelle), Prud'homme apporte la dimension politique qui manque à l'essai de Bernier, en insistant sur la facette civique de l'identité collective comme réponse au dilemme national. Être ou ne pas être québécois : voilà à quoi semble se résumer ici la question identitaire. On ne peut s'empêcher de remarquer que dans sa tentative louable mais quelque peu ingénue de vouloir à tout prix résoudre le différend qui oppose nationalistes et post-nationalistes (au lieu de laisser planer sa *différance*), l'auteure cherche au fond à sauver le nationalisme québécois en l'accommodant à la sauce du civisme, ingrédient très prisé des néonationalistes. Son désir sous-jacent de polémiquer avec Marc Angenot et plus encore avec Régine Robin, souvent réduits à leur rôle de pourfendeurs de « *l'idéologie du ressentiment* », n'est sans doute pas étranger à ce dessein. Le point de vue de Bernier est nettement favorable aux écrivains « migrants », au point même de friser le parti pris. « *Née d'une mère italienne immigrée par amour pour un Québécois* » : le mobile autobiographique évoqué par l'auteure explique en partie ce courant de sympathie qui l'amène, entre autres, à s'intéresser à des écrivains qui partagent son origine. En revanche, elle se révèle plus sensible à la qualité littéraire des œuvres qu'elle analyse. On reste toutefois un peu sur sa faim après lecture, l'analyse proprement dite oscillant

entre la notice bio-bibliographique et la critique de type journalistique, alors qu'on aurait préféré une démarche essayistique plus engagée.

La multiplication des frontières

Ces réserves mises à part, chaque ouvrage nous convainc que les écritures migrantes (ou immigrants) contribuent à mettre en relief la paradoxale multiplication des frontières, plus encore que des régionalismes, à l'ère de la mondialisation. Frontières psychologiques et géopolitiques pour les écrivains qui ont été contraints à l'exil; sexuelles et raciales pour qui, en arrivant dans le pays d'accueil, découvre qu'il ne correspond pas aux stéréotypes attendus; linguistiques et culturelles, lorsqu'il faut apprivoiser une nouvelle langue et s'adapter à une culture autre; sociales, pour qui retrouve des conditions d'exploitation similaires à celles qu'il avait voulu quitter; voire génériques, quand on ne sait plus à quel genre littéraire se vouer, ou même épistémologiques, lorsqu'on se retrouve coincé entre une modernité qui n'en finit plus de ne pas finir et une postmodernité dont on ne sait plus quand elle a commencé et si elle n'est pas déjà dépassée. Enfin, une frontière spirituelle ou existentielle que nous devons tous un jour franchir parce qu'elle se joue, sans compromis possible, entre la vie et la mort.

De toutes ces frontières, celle qui retient le plus mon attention, dans la mesure où elle nous interpelle particulièrement au Québec mais aussi parce qu'elle permet de mieux distinguer la visée ou la portée épistémologique des deux textes en présence, est la frontière problématique qui sépare l'individu de la collectivité. Cet épineux problème, qui se situe au cœur de l'ouvrage de Prud'homme et que Bernier ne peut s'empêcher d'effleurer en vertu même de son corpus, est celui que se posait déjà Hubert Aquin dans un essai tardif, « Le texte ou le silence marginal? », destiné à la revue *Mainmise*, mais qui avait avorté en cours de route : « En effet, je rêvais de toucher du bout de mes doigts pensants cette jointure entre le moi et le néant, et de dessiner la frontière aqueuse qui sépare le moi de l'autre, l'individu de sa propre et grisante dissolution dans le groupe. » Car il s'agit bien de cela : en quoi l'identité individuelle peut-elle s'arrimer à une collectivité quand tout, dès le départ, les divise? Du clivage du sujet jusqu'au cas extrême de l'apatridie, en passant par la division au sein des familles, la distinction des classes, voire la ségrégation raciale ou religieuse : nombreuses sont les frontières qui nous divisent en nous-mêmes et nous séparent les uns des autres. On a beau vouloir raccorder les deux termes de l'identité, voire les faire se refléter l'un l'autre dans un rapport spéculaire de complémentarité, il faut d'abord partir du principe de leur mutuelle incompatibilité.

Dans ce sens, et pour éviter de se disperser, il est intéressant de voir comment chaque auteur aborde le cas de deux écrivains « migrants » qui reviennent dans leurs corpus respectifs : Antonio D'Alfonso et Marco Micone. Silvie Bernier traite ces deux auteurs dans un premier chapitre de son essai intitulé « *L'Amérique* », consacré à des auteurs canadiens et québécois d'ascendance italienne qui sont à l'origine de son « intérêt pour les récits d'exil ». Une double origine donc, de la naissance de l'être et de son désir, se trouve au fondement de ce texte. Pour sa part, Nathalie Prud'homme aborde ces deux auteurs successivement, dans une progression logique qui l'amène à envisager dans un esprit critique deux réponses possibles au dilemme identitaire mis en scène par Mona Latif Ghattas dans *Le double conte de l'exil*.

Le dilemme identitaire

Dans l'essai de Silvie Bernier, D'Alfonso sert à illustrer l'avertissement individuel de la frontière identitaire, face à un Micone plus représentatif de son envers collectif. Bernier insiste très justement sur la qualité de « migrant » du narrateur d'*Avril ou l'anti-passion*, le roman analysé d'Antonio D'Alfonso, bien qu'à l'image de l'auteur il soit né à Montréal : « *Fabrizio n'a pas vécu la réalité de l'exil, mais en subit quotidiennement les conséquences.* » Sa naissance au Québec ne l'a pas empêché de connaître une enfance typique d'immigrant écartelé entre ses nombreuses appartenances. « *Ville bicéphale, Montréal est à l'image du personnage*

constamment en proie à la division, lui qui se définit par ses cicatrices. » Face à cette image « diffractée » que lui renvoie la ville, la quête d'identité du héros « *trouve sa solution dans l'invention de soi* ». Bref, la collectivité n'offre pas ici d'identité stable, ni même désirable, à travers laquelle le protagoniste pourrait retrouver la sienne. En revanche, en lui opposant sa dualité culturelle et linguistique — doubles frontières inconciliables et d'autant plus infranchissables —, le miroir brisé qu'elle lui tend l'amène à revendiquer pleinement son individualité. De son côté, le narrateur du *Figuier enchanté* de Marco Micone réagit au « désenchantement » provoqué par la découverte d'une Amérique non conforme au rêve américain : « *la réalité écriquée du quartier italien de Montréal, où Nino émigre six ans après son père* ». Or, c'est cette désillusion personnelle qui lui permettra paradoxalement de nouer des liens avec la nouvelle collectivité : « *Chez lui, la prise de parole a une visée non pas individuelle mais collective. Elle signifie unir sa voix à celle des autres et devenir porte-parole d'hommes et de femmes confondus dans une même classe et en lutte pour un plus grand pouvoir social.* » Dans un cas comme dans l'autre, cependant, c'est une réponse individuelle à une situation collective qui est soulignée.

Les analyses de Nathalie Prud'homme recourent celles de Bernier, mais en choisissant de privilégier la face collective de la médaille, au point de la renverser, elle accorde une place prépondérante à la dimension politique de l'identité. Après l'impasse mise en scène par Latif Ghattas, les mêmes romans de D'Alfonso et Micone sont lus comme deux tentatives de réponse au dilemme que pose l'identité (im) migrante au Québec, avec leurs succès et leurs ratés respectifs. Chez D'Alfonso, « *l'autobiographie, plus qu'un retour sur la formation de l'identité individuelle, devient une recherche d'identité collective* ». Or, cette identité trouve son accomplissement dans un retour problématique à « l'ethnicité ». En plus d'être ambigu, ce concept renvoie aux fondements mêmes de l'idéologie nationaliste que D'Alfonso avait critiquée dans une « *mise en garde contre une secondarité de la citoyenneté au profit d'une nationalité majoritaire dans un espace donné* » : frontières territoriales et ethniques qui évoquent, bien sûr, le cas québécois. On devine plus d'empathie de la part de Prud'homme à l'égard de Micone qui — est-ce le fruit d'un hasard? — est lui-même sympathique à la cause de l'indépendance du Québec : « *là où Avril et l'anti-passion refuse l'État-nation pour poursuivre une quête d'identité du côté de l'ethnicité, Le figuier enchanté cherche un terrain d'entente où la culture immigrée participera au développement de la culture de la société d'accueil* ». Le roman de Micone « *propose des textes où s'inscrit la volonté de concevoir une identité collective incluant tous les individus de la société québécoise, à travers un projet social commun* ». On croirait presque entendre le programme d'un nouveau parti progressiste-nationaliste! Ce projet rejoint d'ailleurs le vœu de l'auteur qu'elle

adresse aux dédicataires de son livre, à qui elle « *souhaite, de tout cœur, de grandir dans une société québécoise multiculturelle et plurinationale, lieu civique de compréhension et de dialogue* ».

On ne peut évidemment pas reprocher à Nathalie Prud'homme sa bonne foi, ni blâmer Silvie Bernier de ne pas avoir tenu suffisamment compte de la dimension politique de l'identité migrante. Mais on peut s'interroger sur leur difficulté commune (partagée d'ailleurs par d'autres) à penser la frontière comme élément constitutif de l'identité, aussi bien individuelle que collective, plutôt que d'en faire un obstacle qu'il faudrait absolument surmonter, contourner ou aplanir. À cet égard, une relecture attentive de Robin et d'Angenot s'avérerait utile.

Des frontières transmigrantes

En conclusion de son étude, Nathalie Prud'homme évoque l'essai polémique de Monique LaRue, *L'arpenteur et le navigateur*, où la figure de l'arpenteur sert à désigner l'écrivain cadastré (de souche) et celle du navigateur l'écrivain nomade (migrant). Cette frontière s'est maintenant déplacée... et elle ne cesse de transmigrer! On la retrouve aussi bien chez des écrivains d'ici qui ont pris racine dans le terroir mais qui rêvent d'être ailleurs, que chez d'autres qui sont venus d'ailleurs s'y enraceriner. Cependant la distinction qu'elle opère demeure valable. Malgré le franchissement des barrières, certains d'entre nous restent plus près de leurs racines, parfois même jusqu'à la crispation de toute leur personne, alors que d'autres n'hésitent pas à larguer les amarres au risque de perdre le Nord... Et cela n'a plus rien à voir avec le fait de demeurer au pays ou de le quitter, de s'y reconnaître citoyen ou d'en critiquer les prétentions nationales. La différence est plutôt à établir entre qui fait du surplace et qui ne peut plus tenir en place, peu importe d'où ça parle.

Cette distinction n'intéresse pas seulement les auteurs de fiction, elle guette aussi les critiques qui s'y frottent. Face à une navigatrice, qui préfère papillonner en explorant ses horizons, l'arpenteuse avance avec circonspection dans l'univers migrant... Ce qui ressort toutefois de leurs modes opposés d'investigation, c'est que le corpus migrant, naguère perçu comme une excroissance de la littérature québécoise, ne peut plus être simplement ajouté à son canon en guise d'appendice comme il arrive encore trop souvent dans les récents manuels d'histoire littéraire. Il faudra bien un jour (pas trop lointain) qu'il soit intégré ou rejeté selon d'autres critères de sélection, dont, au premier chef, la qualité littéraire des œuvres, comme cela se fait dans toute grande littérature. Mais il s'agit là de l'ultime frontière, *The Last Frontier*, que bien des critiques hésitent encore à franchir, peut-être pour ne pas reconnaître celle qui les habite et qu'il leur faudrait affronter.

Gilles Dupuis